

— Mon Dieu oui, monseigneur, je l'avoue en tout humilité.

— Ah ! pardieu, voilà qui erie vengeance, et tu mériterais...

— Vous ne m'adresserez jamais, monseigneur, autant de reproches que je m'en adresse à moi-même, répondit le page avec une feinte humilité. Cette faute est la première que j'ai commise depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service, j'ose espérer, monseigneur, que vous daignerez me la pardonner. Si vous saviez comme j'avais soif !

Le comte ne put s'empêcher de rire à cet aveu si naïvement et si franchement fait.

— Allons, allons, dit-il d'un air enjoué, je ne veux pas approfondir davantage cette affaire. Qui sait quel mystère enche peut-être cet aveu si franc en apparence.

— Oh ! monseigneur ! s'écria le page avec un frisson involontaire, douteriez-vous de votre serviteur ?

— Non, enfant, reprit-il avec bonté. A qui me fierais-je si ton âge si tendre ne te mettait pas à l'abri de mes soupçons ? Retire-toi, va reposer ; tu es heureux, toi, tu peux dormir ! Laisse-moi seul avec mes pensées : je me coucherais sans ton aide.

Le jeune homme salua respectueusement son maître et se retira.

— Quel démon, murmura-t-il en sortant, lui met de telles pensées au cœur ? Plus que jamais, il faut que je m'observe.

Il entra alors dans une chambrette qui avait été à son intention préparée pour la nuit.

Si le page dormit ou veilla, c'est ce que nous ne saurions dire, mais au premier rayon de soleil il était debout, avait visité les écuries, puis, après avoir surveillé le pansage des chevaux, leur avoir vu donner l'avoine et l'orge mondée, il était allé se mettre debout à la porte de la chambre à coucher de son maître, prêt à répondre à son premier coup de sifflet.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, lorsque le comte s'éveilla.

Il siffla ; le page pénétra dans la chambre à coucher.

Olivier achevait de se vêtir ; il était pâle, défait ; l'insomnie qui depuis si longtemps s'asseyait au chevet de son lit l'avait encore visité cette nuit-là, cela était facile à voir. Cependant, quelle que fût son angoisse secrète, le comte paraissait être plus calme que d'habitude. Sur ses lèvres même semblait vouloir s'esquisser un sourire.

— Allons, Claude, dit-il gaiement, fais préparer les chevaux, mon enfant, afin que nous partions au plus vite ; informe-toi en même temps si notre hôte est éveillé, il me peinerait de quitter sa demeure sans lui avoir offert mes remerciements pour sa généreuse hospitalité.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur le comte, dit une voix joyeuse ; me voici prêt à les recevoir.

Et M. de Penavère apparut sur le seuil de la porte.

— Soyez le bienvenu, monsieur le baron, dit le comte en allant au devant de lui : c'eût été pour moi, je vous jure, un grand bonheur que de ne pas vous saluer avant mon départ.

— Pardieu ! mon cher comte, je m'en suis douté, aussi vous le voyez, j'ai fait grande hâte. Vous avez une longue route à faire avant que d'arriver à Caylus ; je me flatte que vous ne quitterez pas ma pauvre demeure sans manger avec moi les restes d'un pâté de venaison, et boire le coup de l'étrier. Oh ! je n'admets pas d'excuses, dit-il vivement en voyant que le comte semblait vouloir lui couper la parole. Chaque maison noble, vous le savez, a ses coutumes. Dans la famille de Penavère, il est d'usage immémorial de ne pas laisser partir un hôte sans manger avec lui un morceau sous le pouce, et boire largement le coup de l'étrier.

— Mon cher baron, votre offre est trop cordiale pour que je la refuse. Et puis j'ai un respect trop profond pour les vieux usages de nos pères pour refuser de m'y soumettre.

— Donc vous acceptez ?

— Je le crois bien, avec le plus grand plaisir.

— Alors tout est pour le mieux. Convenez avec moi, mon cher comte, que cette coutume toute surannée qu'elle soit a cependant du bon, surtout lorsqu'on a une longue route à faire.

— Je partage entièrement votre avis, dit le comte en riant.

La-dessus, ils passèrent dans le réfectoire.

Le repas ne fut pas long ; il dura à peine une heure, il est vrai que si le comte eût voulu en croire son hôte, il se serait prolongé beaucoup plus longtemps. Mais M. de Penavère finit par se rendre aux raisons du comte ; il comprit que le temps était trop précieux pour le dépenser en pure perte ; après lui avoir fait boire à quatre ou cinq reprises différentes le coup de l'étrier, il consentit enfin à rendre la liberté à son hôte et le laisser monter à cheval.

Seulement il voulut l'accompagner jusqu'aux portes de la ville, ce à quoi le comte consentit de grand cœur.

Ils quittèrent donc la maison de compagnie, et après avoir échangé ces interminables protestations d'amitié et de dévouement si en usage à cette époque, en arrivant aux portes de la ville, ils se séparèrent.

Le baron de Penavère rentra dans Saint-Antoine, tandis que le comte du Lue, pour éviter de nouveaux retards, prenait au galop de chasse, suivi à distance par son page, le chemin qui devait le conduire à Caylus, où il arriva sans malencontre vers huit heures du soir.

XVI

QUELS FURENT LES COMMENCEMENTS DU SIÈGE DE MONTAUBAN

Toutes les prévisions du duc de Rohan s'étaient réalisées avec une exactitude presque mathématique.

Le connétable de Luynes, dont le cardinal de Richelieu dit, dans ses Mémoires, qu'il était « excellent garde des sceaux en temps de paix » et qui, en réalité, malgré ses vanteries continuelles et ses airs de matamore, avait une peur extrême de tout ce qui était canonnade ou mousquetade, tenait fort à l'exécution complète du plan qu'il avait conçu de s'emparer de toutes les petites villes. Mais le maréchal de Lesdiguières et les autres généraux réussirent enfin à lui faire comprendre que les clés de toutes ces villes se trouvaient à Montauban, et que c'était là seulement qu'il les fallait aller chercher.

Le connétable eut beau soutenir que l'armée était fort affaiblie et nullement en état de faire un siège aussi sérieux, il lui fut nettement répondu qu'il avait bien vite changé d'avis, puisque quelques jours auparavant il avait donné contre-ordre à M. de Vendôme, et avait refusé le corps de 7,000 hommes que celui-ci avait levés pour lui en Bretagne, que d'ailleurs, M. de Mayenne et M. le maréchal de Montmorency disposaient à eux deux d'une force d'une dizaine de mille hommes qu'on pourrait, au besoin, faire venir si l'on ne se sentait pas assez fort.

Le roi voyait l'hiver s'approcher sans qu'il eût été rien fait de sérieux ; il commençait à s'impatienter fort et voulait en finir ; donc, malgré le déplaisir que cela lui causait, le connétable fut contraint d'obéir aux ordres du roi, ordres appuyés par l'opinion de tous les généraux.